

# JOSEPH HACKIN AU JAPON (1930-1933)

CHRISTOPHE MARQUET

En novembre 1930, Hackin est nommé à Tokyo à la direction d'une toute jeune institution, la Maison franco-japonaise, fondée en 1924 grâce à l'ambassadeur Paul Claudel et à un industriel japonais francophile, Shibusawa Eiichi (1840-1931), conformément à un projet ébauché au lendemain de la Première Guerre mondiale pour œuvrer au rapprochement intellectuel entre la France et le Japon. Le choix de confier au directeur du musée Guimet la responsabilité scientifique de cette Maison s'explique par ses liens étroits avec deux éminents indianistes qui l'avaient précédé dans cette fonction : Alfred Foucher (1865-1952), spécialiste de l'art bouddhique et ancien directeur de l'École française d'Extrême-Orient – qui avait lancé les premières campagnes de fouilles de la Délégation archéologique française en Afghanistan en 1922 –, et son maître Sylvain Lévi (1863-1935), professeur de sanscrit au Collège de France, qui avait dirigé sa thèse sur la peinture bouddhique tibétaine à l'École pratique des hautes études.

À cette époque, la Maison franco-japonaise était envisagée par la France comme un outil pour affirmer sa présence scientifique en Extrême-Orient, mais Hackin y défendit surtout une conception moderne de l'orientalisme de terrain, comme « moyen d'acquérir une compréhension étendue de certains aspects significatifs du présent encore liés à des traditions fortement enracinées » (discours du 2 mars 1933).

Le mandat de Hackin au Japon, de deux ans et trois mois, fut entrecoupé par sa participation, pendant un peu plus d'un an (8 février 1931-18 mars 1932), à l'expédition Citroën en Asie centrale, la célèbre Croisière jaune. Il fut accompagné dans cette mission par l'architecte Jean Carl, son fidèle assistant, alors pensionnaire à la Maison franco-japonaise, où il étudiait l'art des jardins japonais.

À son retour à Tokyo, et jusqu'à la fin de son mandat en mars 1933, Hackin fit une tournée de vingt-deux conférences sur l'art bouddhique et en particulier sur l'œuvre de la Délégation archéologique française en Afghanistan depuis les années 1920, dans de grandes universités et des sociétés savantes japonaises, à la Maison franco-japonaise, ainsi qu'en Corée.

Les découvertes de Hackin sur le site gréco-bouddhique de Hadda, à Bamiyan, puis celles du trésor de Begram en 1937 et en 1939, réalisées avec sa femme Ria, furent aussi largement relayées dans la communauté scientifique japonaise grâce à un ouvrage édité en 1933 par la Maison franco-japonaise et à plusieurs traductions en japonais de ses travaux, publiées pendant et après son séjour.

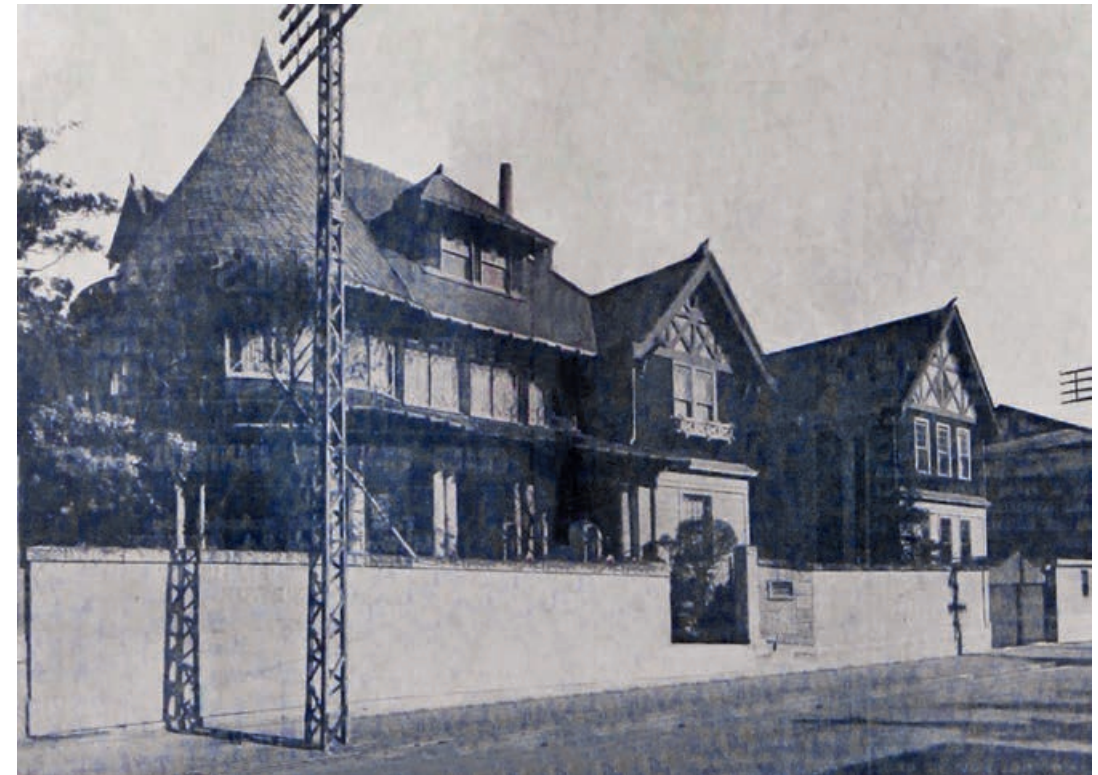
Hackin établit en effet des liens avec les principaux chercheurs japonais spécialistes d'archéologie et d'histoire de l'art oriental, comme Hamada Kōsaku (1881-1938) – le père de l'archéologie japonaise – ou Umehara Sueji (1893-1983), membre de la Commission archéologique auprès du gouvernement général de la Corée. À leur invitation, il visita les fouilles menées par les archéologues japonais en Corée (Pyongyang, Gyeongju) et dans le Guandong, notamment sur des sites néolithiques.

Sous l'impulsion de Hackin, de jeunes chercheurs japonais commencèrent à s'intéresser à l'Asie centrale. Odaka Sennosuke (1901-1933), chercheur à l'Institut d'art de Tokyo, sera ainsi le premier scientifique japonais à se rendre en 1932 à Bamiyan, tandis que l'historien d'art Yoshikawa Itsuji (1908-2002), l'un de ses traducteurs, partira en France sur ses conseils pour étudier l'art médiéval sous la direction de Henri Focillon et écrira sur les peintures murales de Bamiyan. De son côté, Hackin s'intéressa aux trésors du Shōsōin de Nara, ce conservatoire impérial d'objets provenant en partie d'Asie centrale et de Perse et qui parvinrent avant le VIII<sup>e</sup> siècle au Japon, ultime étape de la route de la soie.

Parallèlement à son travail d'archéologue, Hackin mit en place des réunions mensuelles franco-japonaises d'intellectuels, fit venir à Tokyo des conférenciers prestigieux, comme l'historien d'art Élie Faure, et organisa, à la demande de Marcel Mauss, des rencontres autour de la sociologie. Pour sa contribution au renforcement des échanges franco-japonais, il fut décoré en 1932 de l'ordre du Trésor sacré, troisième classe.

Enfin, ce séjour en Asie fut aussi l'occasion pour Hackin d'enrichir les collections du musée Guimet par quelques acquisitions importantes – peinture et sculpture bouddhiques japonaises de Kamakura, céramiques d'Edo, miroirs en bronze de l'époque des Royaumes combattants, statuettes et *mingqi* Tang, bas-reliefs et céladons coréens de l'époque Koryō ou encore *thangka* et statues tibétaines –, qui seront exposées au musée à son retour.

La Maison franco-japonaise de Tokyo, photographie extraite du supplément illustré du *Journal de Shanghai*, organe des intérêts français en Extrême-Orient daté du dimanche 17 janvier 1937.







Palefrenier (*mingqi* – substitut funéraire), Chine, dynastie des Tang (618-907), VII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle.  
 Dipankara debout (boudha du passé), Chine du Nord, XVIII<sup>e</sup> siècle.

Page de gauche :

Ria Hackin (2<sup>e</sup> en partant de la gauche) et Joseph Hackin (3<sup>e</sup> en partant de la gauche) à la Maison franco-japonaise, extrait d'un album de photographies de voyages (Japon, Inde, Afghanistan)  
 Joseph Hackin. Photographie attribuée à Jean Carl et probablement prise à Tokyo, vers 1930-1931.